



HAL
open science

Frege pragmaticien

Denis Vernant

► **To cite this version:**

Denis Vernant. Frege pragmaticien. Al-Mukhatabat. Trilingual Journal for Logic, Epistemology and Analytic Philosophy, 2016, 20, pp.47-65. hal-02074008

HAL Id: hal-02074008

<https://hal.science/hal-02074008>

Submitted on 20 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FREGE PRAGMATICIEN

Denis VERNANT
(Université de Grenoble)

Abstract Frege is generally held to be the inventor of modern logic in its syntactic and semantic dimensions. But it is less emphasized its contribution to pragmatics and even to praxeology. It will be argued that, initially negatively, in order to reveal the specificity of the new logic, and then positively to characterize the process of knowledge, Frege was led to propose conceptualizations and analyzes that have fertilized contemporary research both in the analysis of ordinary discourse and in theory of action.

Keywords: Proposition, logic, thought, judgment, question, assertion, pragmatics, praxeology, presupposition, serious/playful use of language.

ATTENTION ARABE DE GOOGLE !!!

أبعاده النحوية والدلالية. ولكن مساهمته يؤخذ فريجه عادة باعتباره مخترع المنطق الحديث في أقل يسلسل الضوء على **praxeology** واقعية وحتى. أولا نحن نصعد وسلبا للإغاء خصوصية منطق جديد وإيجابي لتوصيف محالمة المعرفة، وقاد فريجه اقتراح التصورات والتحليلات أن في نظرية العمل. التي أثرت البحوث المعاصرة على حد سواء في تحليل الخطاب العادي

قتراح والمنطق والفكر والحكم، سؤال، تأكيد، البراغميات، **praxeology**، الافتراض، جدي / استخدام لغوي : مفتاح -الكلمات اللغة.

Résumé On tient généralement Frege pour l'inventeur de la logique moderne dans ses dimensions syntaxique et sémantique. Mais on souligne moins son apport à la pragmatique et même à la praxéologie. On montrera que, d'abord négativement pour dégager la spécificité de la nouvelle logique, puis positivement pour caractériser le procès de connaissance, Frege a été conduit à proposer des conceptualisations et des analyses qui ont fécondé les recherches contemporaines tant en analyse du discours ordinaire qu'en théorie de l'action.

Mots-clés : proposition, logique, pensée, jugement, assertion, pragmatique, praxéologie, présupposition, usage sérieux/ludique du langage.

© 201 *Al-Mukhatabat* N° , Janvier 20 . Denis VERNANT : Frege pragmaticien, p. .

Introduction

GOTTLOB FREGE est généralement considéré comme le « nouvel Aristote » en ce qu'il est (parallèlement à Russell) l'inventeur de la logique moderne. Par logique, il faut entendre le calcul dans sa dimension *syntactique*, mais aussi son interprétation *sémantique*. Longtemps, on n'a pas cherché plus loin, mais on en est venu plus tard à se demander si ses travaux ne recelaient pas également des enseignements d'ordre pragmatique. C'est à cette question que nous voudrions consacrer les quelques considérations qui suivent.

On sait que la logique frégréenne prend la forme d'une idéographie (*Begriffsschrift*), c'est-à-dire d'une écriture des concepts qui s'exprime en une langue formalisée visant l'univocité et l'universalité¹. Pour Frege, la construction de cette langue artificielle s'est faite *contre* la langue naturelle, ambiguë, polysémique et propre à une culture donnée. Tout le travail de Frege s'est donc fait *dans et contre la langue* :

¹ *Idéographie*, 1879.

Les langues n'offrent aucune aide certaine pour les questions logiques. Et ce n'est pas une des moindres tâches du logicien que de montrer quelles embûches le langage a préparées à la pensée².

On s'attendrait donc à ce que ne figure dans ses travaux aucune considération d'ordre *pragmatique*, c'est-à-dire mettant en jeu l'examen du fonctionnement discursif, et même dialogique, du langage naturel. Or, il n'en est rien. Nous allons montrer :

1°) que *négativement* Frege a été conduit à étudier l'usage du langage vernaculaire pour dégager par contraste la spécificité du discours logique ;

2°) que *positivement* il procède à des analyses fines qui, en rendant compte de *l'usage* du langage ordinaire, anticipent nombre de thèses pragmatiques actuelles.

1 Logique/langage ordinaire

La tâche initiale de Frege fut de construire sa logique en usant du seul outil du langage³. Le premier pas fut l'élaboration d'une définition au moins heuristique de la logique comme science des « lois de l'être vrai »⁴. La question initiale fut alors de caractériser la vérité.

1.1 De la vérité

Pour « dessiner grossièrement les contours » de ce qu'il faut entendre par *vrai logique*, Frege commence par exclure les acceptions usuelles :

- On n'emploiera pas le mot au sens de « vérace » ou « sincère » ...
- ni au sens qu'il reçoit ... quand on donne la vérité comme but à l'art ...⁵

Bref, Frege distingue la vérité de la *véracité*, c'est-à-dire du fait de dire ce que l'on *croit* vrai⁶, et de la *fidélité* de la copie au modèle artistique. À propos de l'usage artistique, Frege est conduit à sa fameuse *critique de la définition correspondantiste du vrai*. Si la « vérité » du tableau dépendait de sa correspondance avec le modèle, alors la vérité serait question de degré, de plus elle serait une impossible relation entre deux termes de natures différentes :

Le recouvrement d'une chose par une représentation ne serait possible que si la chose était, elle aussi, une représentation. Et si la première s'accorde parfaitement à la seconde, elles coïncident. Or, c'est précisément ce que l'on ne veut pas quand on définit la vérité comme l'accord d'une représentation avec quelque chose de réel. Il est essentiel que l'objet réel et la représentation soient différents. À ce compte, il n'y a pas d'accord parfait, pas de vérité parfaite. Il n'y aurait donc absolument rien de vrai, car ce qui est à moitié vrai n'est pas vrai⁷.

Que Frege en conclut que la vérité est indéfinissable nous importe peu ici. Il convient seulement d'en retenir le *résultat négatif crucial* selon lequel Frege tord le cou à la définition correspondantiste du vrai au moins aussi vieille qu'Aristote et encore reprise, *modulo* l'isomorphie structurelle, par le Wittgenstein du *Tractatus*⁸.

² « Recherches logiques, 2. La négation », p. 204. Voir aussi « Mes intuitions logiques fondamentales », p. 298 : « Le travail logique consiste justement en grande partie en un combat contre les insuffisances logiques de la langue, laquelle nous est pourtant un instrument indispensable. C'est seulement une fois notre travail logique achevé que nous disposons d'un instrument plus parfait ».

³ Le pseudo-paradoxe du commencement (comment construire la logique si on ne présuppose pas que l'on procède logiquement) se résout par le recours au langage usuel comme métalangage.

⁴ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 170.

⁵ *Ibidem*, p. 171.

⁶ Vide Logique », « "Vrai" ne se laisse pas définir ; on ne peut pas dire : une représentation est vraie lorsqu'elle s'accorde avec la réalité », p. 149. Dans *Du Discours à l'action*, chap. 4, pp. 73 *sqq.*, nous distinguons et articulons les dimensions de véracité et de véridicité de l'assertion.

⁷ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 172.

⁸ Dans *Discours et vérité, passim*, nous proposons une définition non-correspondantiste de la véridicité.

1.2 De la proposition logique et autres usages

Pour Frege la vérité s'applique exclusivement aux propositions. Et une *proposition* est une suite de sons qui expriment une pensée qui donc est susceptible d'être vraie ou fausse. Retrouvant les intuitions des Stoïciens⁹, Frege exclut des propositions les énoncés *impératifs*, qui ne sont pas tels « qu'on puisse en examiner la vérité » ; ceux *optatifs* et les *prières* ; ainsi que « les *exclamations* où on donne libre cours aux sentiments, les gémissements, les soupirs, les rires »¹⁰. Restent les énoncés interrogatifs. Il exclut également les « questions où figure un terme indéterminé » (*Wortfragen*) du type « Qui est venu ? ». Par contre, il retient les *propositions interrogatives complètes* (*Satzfragen*) du type « Jean est-il venu ? » qui admettent une réponse par « Oui » ou par « Non ». Et là encore comme les Mégariques, il fait de la simple énonciation « Oui » une authentique proposition :

La réponse « Oui » dit la même chose qu'une proposition affirmative, elle pose comme vraie la proposition qui était déjà tout entière contenue dans la proposition interrogative¹¹.

On verra quel rôle crucial joue chez Frege la proposition interrogative (*infra*, § 2.1), notons simplement pour l'instant que sa distinction entre question incomplète et interrogative complète anticipe sur la pragmatique contemporaine du questionnement (*answerhood*)¹².

1.3 Pensée/représentation

Ainsi par soustraction, Frege a délimité le champ des propositions logiques. Mais il importe ensuite de déterminer ce qu'est la pensée dont la proposition est l'expression. De nouveau, il procède par contraste en opposant pensée et représentation. La pensée (*Gedanke*), sens de la proposition susceptible d'être vraie ou fausse, est objective et intemporelle. En cela, elle peut être partagée par tous :

Si la pensée que j'énonce dans le théorème de Pythagore peut être tenue pour vrai aussi bien par d'autres que par moi-même, elle n'appartient pas au contenu de ma conscience, je ne suis pas son porteur et je peux cependant la tenir pour vraie¹³.

Par contre, la représentation (*Vorstellung*) – qui souvent accompagne la pensée – est subjective et strictement personnelle. C'est par exemple le souvenir que j'ai de mon premier apprentissage du théorème de Pythagore. Chaque représentation possède alors une couleur propre (*Farbung*). Cette conceptualisation conduit alors Frege à distinguer *trois mondes*, celui extérieur accessible par les sens ; celui intérieur des représentations ; et le « troisième monde » des pensées :

| Monde intérieur | Monde extérieur | Troisième monde |
|---------------------|---------------------|-------------------|
| REPRÉSENTATIONS | OBJETS | PENSÉES |
| subjectif | réel | objectif |
| dépendant du sujet | indépendant | indépendant |
| objet de conscience | objet de perception | objet de jugement |

⁹ Voir par exemple Zénon qui distingue les énoncés non-propositionnels et les propositions, *vide* Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, pp. 833-836.

¹⁰ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 175.

¹¹ *Ibidem*.

¹² Ainsi Hintikka distingue les questions (que le traducteur exprime par) « catégorielles » (*Wh-questions*) en « qui ? », « où ? » etc. et les questions propositionnelles, *vide* « Questions de réponses et bien d'autres questions encore », p. 59.

¹³ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 183.

Dès lors, un même énoncé relève des trois mondes : la *phrase*, comme suite de sons, appartient au monde sensible ; la *proposition*, comme contenu de pensée, dépend du troisième monde ; et les *représentations* associées relèvent du monde subjectif¹⁴.

1.4 Usage sérieux/ludique

Comme toute proposition exprime une pensée et s'accompagne de représentations, il convient de déterminer le rôle que peut jouer chacun de ces éléments. Pour ce faire, Frege est conduit à distinguer et séparer deux *usages* du langage.

L'*usage sérieux* dont relève tout discours scientifique (logique ou autre) ne doit tenir compte que de la pensée et vise exclusivement à travers elle la vérité. Quand je fais de la géométrie, je fais abstraction de toutes les représentations qui peuvent accompagner mon appréhension objective du contenu du théorème de Pythagore.

Par contre, l'*usage ludique, poétique* du langage vernaculaire se concentre sur la coloration des représentations :

De même que le tonnerre du théâtre n'est qu'un pseudo-tonnerre, que le combat de théâtre n'est qu'un pseudo-combat, de même l'affirmation de théâtre n'est qu'une pseudo-affirmation (*Scheinbehauptung*). Ce n'est que jeu ou poésie. L'acteur jouant son rôle n'affirme pas, il ne ment pas non plus, même s'il parle en étant convaincu de la fausseté de ses paroles¹⁵.

Cette différenciation d'usage du langage vernaculaire relève bien d'une problématique pragmatique qui s'est développée à la fin du XX^e siècle consistant à s'interroger notamment sur le statut des *discours fictionnels*.

Outre cette distinction séminale entre deux types d'usage, Frege a grandement contribué aux recherches pragmatiques en introduisant le concept de présupposition.

1.5 La présupposition de référence

On sait que la sémantique frégréenne s'articule sur la distinction entre sens (*Sinn*) et référence (*Bedeutung*). Dans le cadre de cette sémantique Frege a été conduit à caractériser les discours non sérieux par leur *absence de référence*. Il est clair que le personnage de théâtre qu'est Othello n'existe pas, de même que l'Ulysse du récit antique ou le prototype du détective Dupin de Poë, etc. Comme Frege définit le sens en termes de mode de donation de la référence (*Die Art des Gegebenseins des Bezeichneten*¹⁶), la question se pose de savoir ce que devient le sens s'il n'y a pas d'objet de référence ?

Plutôt que d'admettre un engagement ontologique pour sauver dans tous les cas l'objet de référence selon l'approche traditionnelle (*Unum nomen, unum nominatum* [un nom, un objet dénommé]), Frege propose de dire que si la référence est toujours visée, elle ne doit pas pour autant être toujours satisfaite. Selon lui, « Le corps céleste le plus éloigné de la terre » est un authentique nom propre bien qu'il ne se réfère à aucun objet connaissable. Ainsi, *l'absence de référence ne signifie pas absence de sens*. Existe une possibilité de jeu entre sens et référence. D'où sa théorie de la *présupposition de la référence*. L'idée en est que le sens n'implique pas, ne *suppose* pas l'existence nécessaire d'une référence. Lorsque nous utilisons des noms propres, ceux-ci ont un sens qui est donné par la langue. Toutefois l'usage du nom propre *présuppose* la référence. Si celle-ci est absente, la phrase qui contient le nom propre ne peut acquérir de valeur de vérité :

Quand on énonce une assertion, on suppose toujours sans le dire que les noms propres y figurant, qu'ils soient simples ou composés, ont une référence. Quand donc on affirme : « Kepler mourut dans la misère », il est présupposé que le nom « Kepler » désigne quelque chose. Mais la pensée que le nom « Kepler » désigne un individu n'est pas pour autant contenue dans le sens de la proposition « Kepler

¹⁴ *Ibidem*, p. 184. Karl Popper reprendra une division semblable en trois mondes : le monde 1 des objets physiques ; le monde 2 des expériences subjectives ; le monde 3 des théories comme productions de l'esprit humain (il évite ainsi le réalisme platonicien), *vide La Quête inachevée*, pp. 258-9. Jürgen Habermas à sa suite distinguera le *monde objectif*, enjeu de la *dimension téléologique* des conduites humaines ; le *monde social* qui engage la *dimension normative* des actions humaines ; le *monde subjectif* dans lequel s'exprime la *dimension dramaturgique* des comportements humains, *vide Théorie de l'agir communicationnel*, pp. 103-104.

¹⁵ *Ibidem*, p. 176.

¹⁶ « Über Sinn und Bedeutung », 1892, p. 40.

mourut dans la misère ». Si tel était le cas, la négation de cette proposition serait non pas « Kepler ne mourut pas dans la misère », mais « Kepler ne mourut pas dans la misère, ou le nom “Kepler” ne dénote rien ». Bien plus, la présupposition que le nom « Kepler » désigne quelque chose vaut tout autant pour l’assertion « Kepler mourut dans la misère » que pour l’assertion opposée¹⁷.

Pour Frege, l’existence de la référence n’est pas contenue dans la proposition, elle n’est pas impliquée, mais seulement *présupposée* (ce que montre l’épreuve de la négation : la présupposition n’est pas touchée par la négation). « Kepler mourut dans la misère » présuppose que « Kepler exista ». Si la présupposition d’existence n’est pas remplie, alors la proposition n’est *ni vraie ni fausse* : elle n’exprime pas une pensée¹⁸.

| PRESUPPOSITION | POSITION | |
|----------------|--|----------------------------------|
| Kepler exista | | « Kepler mourut dans la misère » |
| Vrai | Vrai ou faux | <i>Pensée</i> |
| Ulysse exista | « Ulysse fut déposé sur le sol d’Ithaque dans un profond sommeil » | |
| Faux | ni Vrai ni Faux | <i>Représentation</i> |

Ainsi lorsque la présupposition de référence est remplie, l’énoncé est bien une authentique proposition exprimant une authentique pensée portant sur un objet et susceptible d’être vraie ou fausse. On a affaire alors à *l’usage sérieux*, scientifique du langage qui vise une connaissance. Mais lorsque la présupposition de référence n’est pas satisfaite, l’énoncé n’a plus qu’un *usage ludique*, purement « poétique », où seules importent les représentations, les *colorations* subjectives qu’il évoque. C’est le cas des discours mythologique, fictionnel, *etc.* qui n’ont plus qu’une valeur esthétique :

De là vient qu’il importe peu de savoir si le nom d’« Ulysse », par exemple, a une référence, aussi longtemps que nous recevons le poème comme une œuvre d’art¹⁹.

Bien entendu, on peut aisément contester la thèse selon laquelle les énoncés sur les personnages fictionnels sont dénués de valeur de vérité. On peut par exemple considérer que l’énoncé « Ulysse fut déposé sur le sol d’Ithaque dans un profond sommeil » est vrai dans le monde du récit antique. C’est toute la question du statut du discours fictionnel. Nous importe seulement ici le fait que Frege, en distinguant nettement supposition et présupposition, introduit un opérateur qui s’avère manifestement *pragmatique* et non plus logique, opérateur qui fut à l’origine d’une longue lignée de recherches contemporaines²⁰.

¹⁷ « Sens et référence », pp. 115-6 (traduction modifiée).

¹⁸ Cf. Aristote : « Ni “Socrate est malade” ni “Socrate est bien portant” n’est vrai si Socrate n’existe pas du tout », *Organon, 1, Catégories*, 15, p. 65. Sur la présupposition et son usage dans le *Cogito*, *vide* notre *Introduction à la philosophie de la logique*, chap. 6, § b & d. La table de vérité de cet opérateur peut se représenter ainsi :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| A | B | A | ‡ | B |
| V | V | | | V |
| V | F | | | F |
| F | V | | | ∅ |
| F | F | | | ∅ |

¹⁹ « Sens et référence », p. 109 (traduction modifiée). En note, Frege propose d’appeler « images » (*Bilder*) les signes qui ont un sens mais pas de référence.

²⁰ Voir par exemple mon essai de formalisation dans « Existence, Presupposition and the Logical Square ».

1.6 Énonciations circonstancielles/propositions intemporelles

Un dernier élément est requis pour séparer les propositions logiques des énonciations de la langue naturelle : la conquête de leur intemporalité et universalité. Dans son usage dialogique le discours ordinaire est indexé de ce que Frege appelle « les circonstances » (*Umstände*), il consacre de nombreuses pages à analyser les diverses formes de telle indexation.

– Il y a d’abord l’usage des noms propres et des pronoms personnels :

Chacun est donné à soi-même d’une manière particulière et originelle, comme il n’est donné à personne d’autre. Si le Dr. Lauben pense qu’il a été blessé, il s’appuiera vraisemblablement sur la manière originelle dont il est donné à lui-même. Et seul le Dr. Lauben peut saisir la pensée ainsi déterminée. Mais il voudrait en faire part. Or, il ne peut communiquer une pensée que lui seul peut saisir. S’il dit « J’ai été blessé », il doit employer le « Je » dans un sens qu’autrui puisse saisir, par exemple dans le sens de « celui qui vous parle en cet instant ». En quoi il fait servir à l’expression de la pensée les circonstances qui accompagnent les paroles²¹.

Comment ne pas y voir une anticipation de l’analyse par Benveniste des *indicateurs de subjectivité* et de sa thèse selon laquelle « est *ego* qui dit *ego* »²². Par opposition, les pensées exprimées par les propositions relevant de la science sont impersonnelles :

La pensée est quelque chose d’impersonnel²³.

– il y a ensuite le temps des verbes. L’enjeu pour Frege est celui du statut du temps présent. Dans le discours il a valeur d’indicateur de temporalité et d’inscription de l’énonciation dans le présent de l’énonciation. Dans la proposition logique, cette valeur doit être *neutralisée* pour assurer l’intemporalité de la pensée :

Le *tempus praesens* est employé de deux manières différentes : en premier lieu pour donner une indication de temps, en second lieu pour supprimer toute limitation dans le temps, quand l’intemporalité ou l’éternité est partie intégrante de la pensée²⁴.

Il est clair que les sciences recourent à ce que Quine appelait les « phrases éternelles »²⁵ et que le présent du verbe *être* dans « La somme des angles d’un triangle est de 180 degrés » ne vise aucun triangle *présentement* accessible. L’intemporalité des pensées s’avère ainsi une *émancipation* du caractère circonstanciel de l’usage du discours ordinaire :

La pensée que nous énonçons dans le théorème de Pythagore est bien indépendante du temps, éternelle, inaltérable²⁶.

2 DE LA PENSÉE A L’ACTION

Nous venons de voir comment Frege a été conduit à esquisser des analyses pragmatiques pour, *par négation et opposition* au discours ordinaire, assurer l’autonomie du discours logique.

Mais on peut trouver, cette fois *positivement*, au sein même de sa conceptualisation logique des éléments pragmatiques qui joueront par la suite un rôle éminent. Nous en retiendrons quatre principaux.

2.1 Le questionnement scientifique

On sait que Frege considère les interrogations complètes comme d’authentiques propositions logiques (*supra*, § 1.2). Mais quel est alors leur rôle ? La réponse est claire et cruciale : elle ouvre l’enquête scientifique :

²¹ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 180.

²² *Problèmes de linguistique générale*, chap. 21, p. 260. Plus généralement, Frege inaugure toute la problématique des *indexicaux*.

²³ Logique », p. 158.

²⁴ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 178.

²⁵ *Le Mot et la chose*, chap. 1, p. 39.

²⁶ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 193.

La démarche scientifique comporte d'habitude plusieurs étapes. Il y a d'abord conception d'une pensée, laquelle peut être *formulée dans une proposition interrogative* [Satzfrage] ; puis, au terme d'une recherche, on reconnaît que cette pensée est vraie²⁷.

Une telle remarque peut sembler anodine, mais il convient de lui donner tout son poids. L'enquête scientifique s'ouvre par une question complète et se clôt par la réponse à cette question. Elle est ainsi une procédure discursive de nature dialogique. Sont en germe ici aussi bien l'approche *problématologique* de Michel Meyer dans une perspective rhétorique²⁸, que celle, épistémologique, de Larry Laudan qui assigne à la *problématisation* le rôle premier²⁹.

2.2 Saisie de la pensée, jugement, assertion

De la question première à la réponse finale, se joue dans le procès scientifique l'usage sérieux des pensées. Celui-ci se définit par trois opérations :

Dans une proposition assertative [*einenm Behauptungssatz*] il faut donc distinguer deux choses : le contenu qu'elle partage avec l'interrogative correspondante et l'assertion [*die Behauptung*]. Le premier est la pensée ou pour le moins contient la pensée. Il est donc possible d'exprimer une pensée sans la poser comme vraie. Dans une proposition assertive les deux éléments sont si étroitement liés qu'ils risquent d'échapper à l'analyse. On distinguera donc :

1. La saisie de la pensée – l'acte de penser.
2. La reconnaissance de la vérité d'une pensée – le jugement.
3. La manifestation de ce jugement – l'assertion³⁰.

Ce passage, proprement central, doit être examiné minutieusement.

– L'interrogation complète qui initie l'enquête scientifique exprime une authentique proposition ayant pour contenu une pensée qui est proposée à la recherche et ne fait donc l'objet que de sa *saisie* (*das Fassen*). La question de sa valeur de vérité ne se pose pas encore, seul est *considéré*³¹ son contenu :

Dans la conception que je viens d'exposer, « $5 > 4$ » ou « $1 + 3 = 5$ » ne sont que l'expression de valeurs de vérité, *sans que rien n'y soit asserté* [behauptet]. Cette séparation du jugement et de ce sur quoi l'on juge semble inévitable ; sinon on ne pourrait *exprimer une simple donnée* [eine bloße Annahme], la position d'un cas, sans en même temps juger de son occurrence³².

Cette saisie, exprimant une simple donnée, est au cœur de ce que Frege nomme « preuve indirecte »³³, c'est-à-dire du raisonnement par l'absurde.

Dans le cas particulier de l'interrogation complète, la saisie de la pensée ouvre le champ de *deux réponses possibles* : par « Oui » ou par « Non » (*supra*, § 1.2). Autrement dit, cette saisie déploie la *possibilité* d'une proposition affirmative ou négative.

La réponse à une question est une assertion [*eine Behauptung*], fondée sur un jugement, que la question reçoive une réponse affirmative [*bejah*] ou négative [*vernein*]³⁴.

Affirmation (*die Bejahung*)³⁵ et négation (*die Verneinung*)³⁶ étant des opérateurs logiques portant sur le contenu de la proposition, sa pensée.

²⁷ *Ibidem*, p. 176.

²⁸ *De la problématologie*, 2008.

²⁹ *La Dynamique de la science*, 1995.

³⁰ « Recherches logiques, 1. La pensée », pp. 175-6. (traduction modifiée : la traductrice confond affirmation et assertion !).

³¹ L'*Annahme* de Frege correspond à la « considération » de Russell. Nous l'étudions au chap. 3 : « Considération et raisonnement par l'absurde » de notre *Discours et vérité*, pp. 55-68.

³² « Fonction et concept », p. 94 (traduction modifiée, nous soulignons).

³³ *Vide* « Recherches logiques, 2. La négation », p. 195 (traduction modifiée).

³⁴ « Recherches logiques, 1. La pensée », pp. 175-6. (traduction modifiée)

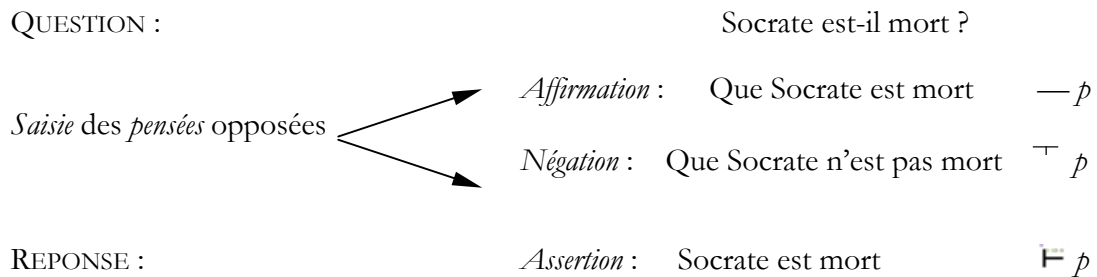
³⁵ L'affirmation est explicitée dans « Fonction et concept », p. 95.

³⁶ La négation et le trait de négation sont introduits au § 7 de l'*Idéographie*, p. 24.

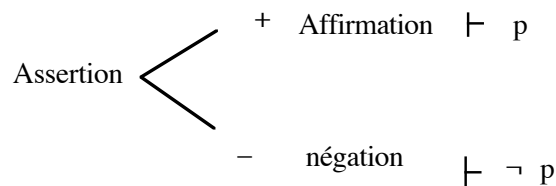
– Le deuxième pas, crucial, consiste à reconnaître la vérité (*die Anerkennung der Wahrheit*) d'une des deux pensées opposées possibles, l'affirmative ou la négative, donc à choisir de répondre par « Oui » ou par « Non », c'est-à-dire *in fine* à procéder à un jugement (*das Urteil*).

– Le troisième et dernier pas consiste naturellement à clore l'enquête en manifestant ce *jugement* exprimant le contenu de pensée reconnu comme vrai, c'est-à-dire en proposant une assertion (*das Behauptung*), cette *assertion* pouvant prendre forme affirmative ou négative.

En prenant un exemple pédagogique simple et en usant du symbolisme frégéen, le procès de connaissance se résume à :



Ainsi on ne confondra pas *l'opération pragmatique d'assertion* avec celle, purement logique, d'*affirmation* opposée à la négation. On peut asserter une proposition affirmative comme une proposition négative :



Une telle analyse introduit le concept premier de la pragmatique : celui d'assertion³⁷. On notera toutefois que Frege n'introduit pas le pendant pragmatique de l'assertion qu'est la *dénégation*³⁸.

2.3 Le refus de la dénégation

Chez Frege, à la thèse positive selon laquelle la négation porte sur le contenu jugeable correspond la thèse négative selon laquelle il ne saurait y avoir de *jugement négatif*, c'est-à-dire de dénégation. On peut asserter que Socrate est mort ou bien que Socrate *n'est pas* mort, mais en aucun cas *rejeter*, *dénier* que Socrate soit mort. Pour Frege, le jugement n'admet qu'une seule forme : la reconnaissance de la vérité soit d'une pensée positive, soit d'une pensée négative. Il ne saurait donc y avoir d'alternative à l'assertion d'un jugement. *L'assertion n'admet pas d'opposé* :

La réponse à une question est une assertion [*eine Behauptung*] fondée sur un jugement, que la question reçoive une réponse positive ou négative³⁹.

D'un point de vue strictement logique, l'assertion comme choix de l'une des deux pensées opposées possibles *vaut comme rejet* de l'autre :

Le jugement est le choix entre des phrases opposées. La reconnaissance de l'une et le rejet de l'autre sont un seul et même acte. On n'a, par suite, pas besoin d'un signe particulier pour l'acte de rejeter, on en a seulement besoin d'un pour la négation sans force assertive⁴⁰.

³⁷ Pour une étude détaillée de sa genèse, *vide* notre *Discours et Vérité*, chap. premier, pp. 13-32.

³⁸ Sur la genèse de ce concept important de dénégation, voir notre *Discours et vérité*, chap. 2, pp. 34-54. On y montre que la définition par Łukasiewicz de la dénégation repose sur la thèse brentanienne – transmise par Twardowski – selon laquelle il existe des jugements d'acceptation ou de refus, *ibidem* p. 52.

³⁹. « Recherches logiques II, la négation », p. 195 et p. 206 : « Il s'agit toujours, dans le jugement, de vérité ».

⁴⁰. « Bref aperçu de mes doctrines philosophiques » (1906), pp. 236-237.

Cet argument logique d'économie, souvent avancé par Frege⁴¹, n'est cependant pas déterminant. Dans sa *Recherche logique* sur la négation, il envisage longuement la possibilité d'admettre deux opérations d'*assentiment* [Bejahen] et de *refus* [Verneinen] directement opposées à l'instar de celles d'oxydation et de réduction en chimie⁴². Il lui objecte alors le fait que si le jugement dépend bien d'un agent, il n'est en rien au pouvoir de cet agent de faire et de défaire les pensées. Celles-ci possèdent leur propre réalité, indépendante de son jugement :

Pas plus qu'un promeneur gravissant une montagne ne crée cette montagne par son ascension, l'homme qui juge ne crée une pensée tandis qu'il reconnaît sa vérité⁴³.

C'est finalement un engagement ontologique sur le réalisme des pensées qui bloque chez Frege toute dérive psychologisante consistant à introduire une négation propre au jugement lui-même, une attitude de rejet, c'est-à-dire de dénégation, du sujet jugeant lui-même :

Le jugement, en tant qu'il est un événement psychique, requiert un individu qui juge et soit son porteur ; la négation, en tant qu'elle est un élément de la pensée, et tout comme la pensée, n'a besoin d'aucun porteur, elle ne doit pas être prise pour un contenu de conscience⁴⁴.

Ainsi, le réalisme et l'anti-psychologisme frégréen excluent *ab initio* que la dénégation possède une quelconque pertinence, logique ou pragmatique⁴⁵.

2.4 Le tournant actionnel

Non content d'esquisser des analyses pragmatiques fécondes, Frege participe à l'avènement de ce que nous avons appelé le « paradigme actionnel » consistant à traiter les questions de sens, de référence et, partant, de vérité en termes non de représentation, mais d'action⁴⁶.

D'abord, le jugement est bien défini comme un *acte* ayant une force spécifique :

On suivra parfaitement l'usage si l'on entend par jugement l'acte de juger, comme un saut est l'acte de sauter. .../... Si le jugement est un acte, il se produit à un moment déterminé, il appartient ensuite au passé. Un acte comporte un agent, et l'acte n'est pas entièrement connu si l'agent n'est pas connu⁴⁷.

De même, la saisie préalable d'une pensée est l'acte d'un individu déterminé : son *acte de penser* (*das Denken*). De plus, l'assertion possède sa propre force de manifestation de la vérité : sa force assertive (*behauptende Kraft*). Toutefois, il importe au plus haut point de bien comprendre que ces différents actes de saisie, de jugement et de manifestation, qui sont le fait d'un agent, ne constituent que des modes d'accès à une pensée objective, intemporelle *qui vaut pour elle-même* et n'est en rien une production, une création de ces actes individuels :

La saisie d'une pensée suppose quelqu'un qui la saisisse, quelqu'un qui la pense. Ce quelqu'un est alors porteur de l'acte de penser, non de la pensée. Bien que la pensée n'appartienne pas au contenu de conscience de l'homme qui pense, il faut bien que quelque chose dans sa conscience vise cette pensée.

Quelque chose qui ne doit pas être confondu avec la pensée elle-même⁴⁸.

Ceci étant, Frege pousse le souci d'un ancrage actionnel jusqu'à aborder la question délicate de l'*efficience* de notre accès aux pensées. La reconnaissance de la vérité d'une pensée peut posséder une efficacité dans le monde extérieur, notre monde réel, par l'effet de notre *volonté* entraînant une *décision d'agir* dans ce monde :

⁴¹ Vide « Recherches logiques II, la négation », p. 209.

⁴² *Ibidem*, p. 206.

⁴³ *Ibidem*, p. 205, voir aussi « Recherches logiques I, la pensée », p. 171.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 207, Nous soulignons.

⁴⁵ Dans son analyse de l'assertion, Peter Geach épouse la thèse frégréenne et fait allusion à l'opérateur de rejet de Łukasiewicz comme d'une « futile complication ». Il ajoute qu'à la différence du désir, de la volonté et de la passion, la croyance n'a pas d'opposé, vide *Logic Matters*, chap. 8, p. 260-261. Nous considérons comme *actes véridictionnels* l'assertion, la dénégation, la considération, l'estimation. Leurs relations logiques sont réglées par notre *hexagone alternatif*, vide *Discours et vérité*, Annexe, pp. 233-248.

⁴⁶ Voir notre article : « Le paradigme actionnel en philosophie du langage ».

⁴⁷ « Recherches logiques, 2. La négation », p. 205, note 1 (traduction modifiée).

⁴⁸ « Recherches logiques, 1. La pensée », p. 191 (nous soulignons). Voir aussi « Bref aperçu de mes doctrines philosophiques », p. 236 : « Nous appréhendons des pensées, nous ne les produisons pas ».

Comment agit une pensée ? Par cela même qu'elle est saisie et tenue pour vraie. C'est un événement dans le monde intérieur d'un être pensant, il peut avoir quelques effets dans ce monde intérieur, et ceux-ci, pénétrant la volonté, se manifesteront dans le monde extérieur. Si je saisis la pensée que nous énonçons dans le théorème de Pythagore, la conséquence peut en être que j'admets sa vérité, puis que je l'applique en prenant une décision qui met en œuvre des accélérations de masse. Ainsi nos actes sont ordinairement préparés par l'acte de penser et de juger. Des pensées auront de la sorte une influence médiata sur des mouvements de masse. L'action de l'homme sur l'homme est la plupart du temps médiatisée par des pensées⁴⁹.

Partant de l'usage du discours, Frege passe aux actions cognitives pour déboucher sur les activités réelles dans le monde extérieur. Ce faisant, il s'inscrit explicitement dans le paradigme actionnel ouvert par l'invention de la praxéologie comme théorie générale de l'action⁵⁰ et plus particulièrement par l'approche actionnelle du langage ordinaire.

On sait qu'il reviendra au philosophe d'Oxford John Austin, traducteur anglais des *Grundlagen der Arithmetik* de Frege, de poursuivre cette analyse. Ce qu'il fera d'abord en portant un coup décisif au présupposé représentationnel en dénonçant l'illusion descriptive (*descriptive fallacy*) qui gouvernait jusqu'alors l'appréhension du langage. Puis en reprenant explicitement le concept frégeen de force assertive pour caractériser les actes assertifs, et surtout en généralisant cette idée de force (*Kraft*) en définissant pour tous les actes de discours leur *force illocutoire* spécifique⁵¹.

Au terme, qu'il procède négativement ou positivement, l'apport des recherches logiques de Frege à la pragmatique et même à la praxéologie est loin de s'avérer négligeable. Il conditionne sa compréhension de la spécificité de la logique et plus généralement des procédures d'acquisition du savoir.

BIBLIOGRAPHIE

AVERTISSEMENT :

Nous reprenons les traductions françaises de Frege en les modifiant souvent à partir du texte original allemand.

ARISTOTE, *Catégories*, trad. fr. Jean Tricot, Paris, Vrin, 1969.

AUSTIN John Langsham, *How to do Things with Words*, Oxford U.P., 1962 ; trad. fr. Gilbert Lane, *Quand dire, c'est faire*, rééd. avec une Postface de F. Récanati, Paris, Seuil, Col. Point, 1991.

BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966.

ESPINAS Alfred, *Les Origines de la technologie, études sociologiques*, Paris, Alcan, 1897.

FREGE Gottlob :

– *Begriffsschrift*, L. Nebert, Halle, 1879 ; trad. fr. Corinne Besson, *Idéographie*, Paris, Vrin, 1999.

– « Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892, *Function, Begriff, Bedeutung*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1980 ; trad. fr. Claude Imbert « Sens et dénotation », *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 102-126.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 194.

⁵⁰ *Vide* Alfred Espinas, *Les Origines de la technologie, études sociologiques* et Tadeusz Kotarbinski, *Traité du travail efficace*,

⁵¹ *Quand dire, c'est faire*, 1962.

- « Funktion und Begriff », Jena, 1891, *Function, Begriff, Bedeutung*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1993, trad. fr. Claude Imbert « Fonction et concept », *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 80-101.
- *Nachgelassene Schriften*, 1969, *Écrits posthumes*, trad. fr. Philippe de Rouilhan & Claudine Tiercelin (dirs.), Nîmes, Jacqueline Chambon, 1994.
- *Logische Untersuchungen, I Der Gedanke, II Die Verneinung*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1993 ; trad. fr. Claude Imbert « Recherches logiques, I La pensée, II La négation », *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 170-213.
- « Bref aperçu de mes doctrines philosophiques » (1906), *Écrits posthumes*, trad. fr. E. Karger, pp. 235-240.
- « Logique », (1897), *Écrits posthumes*, trad. fr. J. Dubucs, pp. 149-177.
- « Mes intuitions logiques fondamentales », 1915, *Écrits posthumes*, trad. fr. E. Karger, pp. 297-298.

GEACH Peter, *Logic Matters*, Oxford, Basile Blackwell, 1972.

HABERMAS Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel*, (1981), trad. fr. tome 1 Jean-Marc Ferry, Paris, Fayard, 1987.

HINTIKKA Jaakko, « What is an answer?, and other questions in the theory of questions and answers », *Philosophy as Science and the Philosophy of Science*, Edgar Morscher *et alii* (eds.), Bad Reichenhall, Comes Verlag, 1981 ; trad. fr. Michel Meyer, « Questions de réponses et bien d'autres questions », *Langue française, L'interrogation*, Paris, Larousse, n° 52, 1981, pp. 56-69.

KOTARBINSKI Tadeusz, *Traité du travail efficace*, (1953), trad. fr. coord. par Jean-Luc Dumont, P.U. Franche-Comté, 2007.

LAUDAN Larry, *La Dynamique de la science*, Bruxelles, Mardaga, 1977.

LAËRCE Diogène, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, vol. II, Paris, Librairie générale française, 1999.

MEYER Michel, *De la Problématologie, philosophie, science et langage*, Bruxelles, Mardaga, 1986.

POPPER Karl, *La Quête inachevée*, trad. fr. Bouin-Naudin M. & Bouveresse R., Calman-Levy, 1991.

QUINE Willard van Orman, *Le Mot et la chose*, trad. fr. Joseph Dopp & Paul Gochet, Paris, Flammarion, 1977.

VERNANT Denis :

– *Du Discours à l'action*, Paris, PUF, 1997.

– « Le paradigme actionnel en philosophie du langage, *Entre connaissance et organisation : l'activité collective*, R. Teulier & Ph. Lorino édés., Paris, Éd. de la Découverte, coll. Recherche, 2005, pp. 25-53.

– *Discours et vérité, analyses pragmatiques, dialogiques et praxéologiques de la véridicité*, Paris, Vrin, 2009.

– « Existence, Presupposition and the Logical Square », *Al Mukhatabat*, Hamdi Mlika (dir.), n° , 2016, pp. .

Ajouter : Robin George Collingwood : « Il n'y a pas de science sans questionnement », *The Principles of History*, Oxford, Clarendon Press, p. 38.

Voir l'article de Marion sur Hintikka dans dossier annexe

VOIR de l'action du discours sur dénegation et relire Benmaklouf